

De la perversion au pervers ; du sexuel à l'adaptatif

Jérôme Englebert

Docteur en psychologie, Maître de conférences (Université de Liège)

Résumé

Nous proposons une réflexion étho-écologique concernant la personnalité perverse. Nos observations suggèrent que la maîtrise du territoire et du rang social sont des « facultés » perverses fondamentales. Le pervers est hyper-adapté à l'environnement social et il maîtrise remarquablement l'art de la relation et de la « territorialisation ». À côté de cette adaptation sociale, la clinique révèle des « moments pervers » faits d'une étonnante et paradoxale « désadaptation ». Ces moments différencient le « leader » du « pervers », et sont des phénomènes essentiels à mettre en évidence dans un processus d'évaluation diagnostique.

Abstract

The author proposes to approach the subject from an ethological and ecological framework: by distinguishing the meaning of a behavior of its function, it appears that control of territory and social rank are skills perverse. The pervert is well adapted to the social environment and a specialist in "territorialization". But there are specific moments for which ones the "mis-adapting" is totally complete. That fact probably distinguishes the "leader" of the "pervert".

Le thème de cette journée est consacré à la sexualité. On sait le lourd tribut que la psychanalyse doit à la sexualité. Celle-ci y a une place centrale et essentielle. Jean Laplanche (2007), à juste titre, parle d'ailleurs de « Pansexualisme freudien ». Il est important de rappeler qu'à la base, la position de Freud est tout à fait innovante et même géniale en matière de sexualité. Particulièrement dans les *Trois essais sur la théorie sexuelle* (1905) lorsqu'il propose une réduction du fossé entre le normal et le pathologique, quand il discute de la perversion polymorphe infantile ou encore lorsqu'il met en évidence la place de la perversion au sein de la vie sexuelle névrotique considérée comme « normale ».

Cependant, par la suite, c'est d'un point de vue théorique que la place de la sexualité devient rapidement plus problématique car la sexualité deviendra alors une sorte de « passage obligé », une « obligation épistémologique », qui éclipse d'autres phénomènes comme par exemple celui de subjectivité ou encore celui de l'adaptation. Freud ne traitera jamais de ces deux notions de subjectivité et d'adaptation. C'est principalement de la thématique de l'adaptation que je propose de parler aujourd'hui.

L'hypothèse que je défends et que je vais développer consiste à penser que le pansexualisme freudien oblige le théoricien en psychanalyse à rester en quelque sorte bloqué au niveau de la perversion et ne permet pas de comprendre le sujet pervers en le limitant à sa dimension sexuelle. Par contre, si l'on se départit du sexuel et si l'on parvient à *observer* – le mot est important – on voit apparaître différentes informations psychologiques sur le sujet pervers. Dès lors, mon propos ne traitera pas directement de sexualité (comme aurait pourtant pu le laisser sous-entendre le thème de cette journée d'étude) ; je vous propose plutôt de traiter d'une thématique que la psychanalyse ne parvient pas à traiter en dehors du sexuel – c'est-à-dire le sujet pervers – et cela en me départissant précisément de la dimension sexuelle. Un sexuel qui a donc un effet « focalisateur », une sorte d'arbre qui cache la forêt. Nous allons donc prendre comme point de repère non pas le sexuel, qui serait susceptible de nous éblouir comme il éblouit les psychanalystes, mais nous allons plutôt partir de la notion d'adaptation.

Pour commencer, je propose un premier rappel, ou un premier constat que je vais d'abord énoncer avant de développer. *Cliniquement il est tout à fait possible pour un sujet de*

présenter une perversion sans être pervers et, pour un pervers, de ne pas présenter une perversion majeure. Détaillons cela d'un peu plus près :

L'exhibitionnisme, le fétichisme, le frotteurisme, la pédophilie, le masochisme, le sadisme, le transvestisme, le fétichisme, le voyeurisme, etc. sont des perversions comportementales ou, pour reprendre les termes du DSM-IV, des « paraphilies ». Soulignons, par ailleurs, que ce manuel diagnostique n'identifie pas la personnalité perverse parmi les troubles de la personnalité. Il y a donc un choix nosographique qui consiste à reconnaître la perversion sexuelle et comportementale et à ne pas reconnaître l'existence d'une personnalité perverse.

Pour développer mon raisonnement, je propose de mettre en comparaison, d'une part, l'*acte* déterminant la perversion sexuelle, le fait d'être excité sexuellement par un objet électif. Et, d'autre part, le *fonctionnement psychologique* que représente la personnalité perverse.

S'il est donc facile de dire ce qu'est une perversion, c'est bel et bien facile puisque le DSM y parvient, il est bien moins évident de dire ce qu'est une *personnalité perverse* ou, concept que j'ai tendance à lui préférer, définir ce qu'est un *fonctionnement psychologique pervers*.

Si l'on veut décrire les grands principes du fonctionnement psychologique pervers il faudra alors distinguer l'*acte* qui indique la perversion comportementale (par exemple le voyeurisme ou la pédophilie) *et le comportement*, les *conduites* du sujet dans la vie quotidienne. C'est bien l'observation de la répétition de ces comportements qui permet de mettre en évidence un fonctionnement psychologique.

Selon notre tentative de comprendre le sujet pervers indépendamment de la présence éventuelle d'une perversion comportementale, deux nouvelles questions se présentent : *Comment le sujet pervers entre-t-il en relation ? Quelles sont ses spécificités comportementales au contact des autres ?* C'est sur ces questions que je propose de travailler.

Alors qu'en est-il ? Je reprends ici la description faite en 1990 par Mormont dans un article intitulé *La personnalité perverse* :

« *Le pervers serait maître dans l'art de semer la zizanie, il prend temporairement le parti des uns et les dresse contre les autres, il incite à la révolte sans jamais s'exposer, il exploite les faiblesses et contradictions qu'il identifie chez autrui, il use des règlements en habile procédurier. Dans son rapport à la règle (la loi), le pervers présente une position ambiguë : cette loi est essentielle, car c'est dans la transgression que la véritable nature du sujet pervers pourra s'exprimer. Dans son rapport à autrui, l'ambiguïté est aussi de mise ; il semble que l'autre soit, plus que l'objet permettant la transgression, celui qui permet la mise en place du processus pervers* ».

Ajoutons une « qualité » spécifique qui semble recouvrir ce descriptif : le sujet pervers se caractérise, d'un certain point de vue, par une grande compétence sociale et relationnelle. C'est à partir de cette dernière « faculté » que je propose de développer deux arguments explicatifs.

A) Je repars de Christian Mormont, qui est à ma connaissance un des rares auteurs hors du champ direct de la psychanalyse à s'intéresser au sujet. Il souligne la proximité entre le principe pervers et l'exercice de dispositions adaptatives, qui seraient source d'organisation et de progrès scientifique. Cet auteur pose une question très importante pour notre réflexion, je le cite :

« *N'est-ce pas en ne se contentant pas de ce qui est défini par les limites apparemment naturelles, n'est-ce pas en leur faisant violence et en les dépassant que l'homme a développé ses connaissances, ses moyens d'action et son univers ?* ».

Selon une perspective évolutionniste¹ qui consiste à repérer les composantes adaptatives des comportements, aussi pathologiques soient-ils, le sujet pervers semble maîtriser remarquablement deux compétences fondamentales à l'être humain : le *territoire* et le *rang social* (notions intrinsèquement liées). Je ne vais pas redéfinir les fonctions de territoire et de territorialisation mais vais par contre décrire davantage la théorie du rang social. Le sujet social, lorsqu'il entre en interaction, est amené à évaluer ses capacités et ressources en les comparant à celles des autres. Cette évaluation est essentielle pour que l'individu conserve sa place au sein de la hiérarchie groupale, pour qu'il conserve son rang social. Une mauvaise évaluation conduirait le sujet vers la « défaite » dans la « compétition sociale » alors qu'une

¹ On se référera pour un article de synthèse sur la théorie du rang social à Price et al. (1994). Je me permets également de renvoyer à mon livre *Le corps du détenu* (2013) qui présente différentes synthèses et reprises de ces arguments évolutionnistes.

bonne évaluation permettrait au sujet de rentrer en « compétition » quand la prise de risque est limitée, c'est-à-dire quand l'adversaire est à sa portée, et ainsi d'augmenter la probabilité de prestige et de popularité. Evidemment cette évaluation intuitive, ne se calcule pas à partir de critères objectifs et fixes, et dépend du contexte et de la culture du groupe dans lequel s'exprime le sujet. C'est ainsi qu'un type de comportement pourra être parfaitement valorisé dans un groupe et être inadéquat dans un autre.

Cette évaluation inclut donc aussi la capacité à évaluer les normes et codes inhérents au groupe dans lequel le sujet s'exprime. Si l'on pousse la réflexion un peu plus loin, on peut suggérer que, par rapport aux animaux groupaux, une des spécificités de l'homme est d'avoir la possibilité de multiplier les groupes d'appartenance (les relations familiales, professionnelles, amicales, voisinage, clubs de sport, réseaux sociaux, etc.), ce qui permet d'émettre l'hypothèse que le groupe pourrait être l'objet de la *névrose de l'homme moderne*. Névrose dans le sens où le sujet doit faire des choix et compromis lui permettant de s'exprimer au sein d'un groupe parfois aux dépens d'autres. Le pervers, en analogie aux propositions freudiennes, semble échapper à cette « névrose » en parvenant à briller sur toutes sortes de territoires, en remportant de nombreuses « compétitions sociales » et en évitant les interactions relationnelles risquées en termes de ressources potentielles ou de hiérarchie sociale.

Sous un apparent schématisme simplificateur, je vous le concède, ce modèle permet de comprendre les grandes « compétences relationnelles » du sujet pervers. Par exemple :

Le discours du sujet pervers : l'ensemble des situations sociales exposées par le sujet sont inscrites dans une maîtrise parfaite des normes et codes attendus. Il ne s'agit jamais d'un discours « appris » ou « plaqué » mais plutôt de la possibilité d'ajuster ce discours en fonction des événements et des réactions manifestes de l'interlocuteur. On pourrait dire que le pervers n'a pas une bonne excuse, il a toujours une bonne raison.

L'observation : lorsque le sujet pervers est en prison (ce qui, précisons-le de suite, n'est pas un passage obligé), on peut observer ses interactions sociales. Le pervers est celui qui est élu comme représentant des autres détenus tout en parvenant à occuper la cellule la plus prisée, en ayant le travail le plus intéressant et le mieux payé ; il est en possession de trousseaux de clés que bon nombre des membres du personnel de la prison n'ont pas ; il parvient à obtenir des

entretiens privilégiés avec le directeur d'établissement ; il trouve souvent les moyens de se procurer des denrées alimentaires personnelles ou des objets qui seront de nature à améliorer son confort et asseoir un peu plus sa dominance sociale (ordinateur, télévision, installation d'air conditionné dans la cellule, etc.). Bref, il parvient à occuper un rang social élevé et à maîtriser remarquablement le territoire. Il fait rapidement l'unanimité dans son groupe de pairs (codétenus) mais aussi dans les autres groupes de la prison (gardiens, membres du personnel ou de la direction, etc.).

L'acte délinquant (qui n'est pas non plus systématique : pervers n'est pas égal à délinquant) : Des plus crus aux plus glaçants, les récits livrés par les sujets pervers impressionnent souvent par la description fine des différents protagonistes et par la relation dissymétrique qui est mise en récit – nous rappelant que l'acte délinquant n'est jamais accessible que par le réaménagement de différents récits (ce que le sujet pervers sait pertinemment). Le sujet pervers explique généralement la grande probabilité de réussir son acte, il précise qu'il parvient à « connaître » et comprendre sa victime. Par exemple, un patient pervers et pédophile (ce qui, une fois de plus, n'est en rien systématiquement relié) qui m'affirmait que les paramètres de sa réussite à attirer de jeunes victimes ne dépendaient que du *lieu* où cela se passait (le territoire) : « il fallait que l'endroit soit adéquat » et de son *intuition* : « Quand je le sentais bien, ça marchait à chaque fois, à la fin, je ne me trompais plus jamais, je n'avais plus de refus ».

B) La modélisation de la schizophrénie telle qu'elle est proposée par les cognitions sociales est un point de vue peut-être quelque peu éloigné mais pertinent pour comprendre la compétence de perception du monde du sujet pervers. Il s'agit donc de la théorie du « *saliency syndrome* » ou de la « saillance aberrante » (Van Os & Kapur, 2009) : Au quotidien, tout individu est bombardé de milliers de stimuli venant du monde extérieur. Parmi ces stimuli, certains sont des vecteurs potentiels d'informations pertinentes. Cette pertinence permet à tout un chacun de s'exprimer adéquatement dans le monde social et de comprendre les sollicitations d'interactions d'autrui et de l'environnement. Ces informations pertinentes sont donc des « stimuli saillants » auxquels nous allons porter attention en tant que sujet social.

Le schizophrène présente un déficit majeur à ce niveau, ce qui expliquerait la tendance au repli social de ces sujets. En fait, ces patients tendent à identifier comme stimuli saillants des stimuli qu'une population contrôle ne sélectionne pas ou identifiera comme des stimuli

neutres. On parle alors de « saillance aberrante » qui empêche le sujet de partager un monde social et ses conventions implicites de manière optimale.

Mon hypothèse, qui n'a bien sûr pas la puissance chiffrée offerte par les études statistiques réalisées sur les sujets schizophrènes, est d'identifier chez le pervers, à l'inverse du schizophrène, une grande compétence à déterminer les saillances à l'origine de l'intégration au monde social. Et, il semble qu'en plus de partager adéquatement ce sens commun intégrateur, le pervers soit capable de percevoir certains aspects inhabituels que peu de gens voient mais qui existent, néanmoins, bel et bien. Or, une fois de plus dans une dynamique adaptative, il ne fait aucun doute que percevoir des choses (stimuli ou informations) que personne ne voit mais qui existent réellement est un *avantage* psychologique. Cet avantage permet non seulement une meilleure adaptation à l'environnement ou, mieux, une faculté à faire évoluer cet environnement. Cette caractéristique du fonctionnement psychologique permet la synthèse utile et idéale qui consiste à percevoir la réalité de manière différente mais exacte, à partager un sens commun tout en permettant une (r)évolution de ce sens commun.

Je viens de souligner un phénomène souvent oublié, nié, ou même peut-être (dé)nié, qui est la composante hautement adaptative du fonctionnement psychologique du sujet pervers. J'ai donc eu l'occasion d'insister sur la valeur de survie que peut représenter un tel fonctionnement dans un groupe social ; la maîtrise des finesses et de la complexité des interactions entre les individus ; la faculté d'initier ces interactions au bon moment, au bon endroit et avec la bonne personne ; mais aussi la capacité à repérer des détails, des informations inhabituelles qui se révèlent exactes mais généralement non identifiées. Ces qualités seraient d'ailleurs à la base du progrès et de l'évolution technique d'une société.

Cela dit, il faut maintenant distinguer les différences – peut-être peu nombreuses mais essentielles – qu'il y a entre le *pervers* et le *leader*. Car, en effet, il pourrait être interpellant de constater que la frontière entre le normal et le pathologique est assez confuse.

Une nouvelle question peut maintenant être posée : *un leader est-il pervers ? Ou, du moins, le leadership implique-t-il certains traits de caractère pervers ?* C'est ce qu'une première écoute trop rapide et réductrice de ma proposition pourrait suggérer. Il semble évident qu'il n'en est

rien et je propose d'essayer de le démontrer sans passer par le positionnement moral dont le défaut majeur est de devoir attribuer de manière arbitraire une intentionnalité, une aspiration psychologique au sujet. La proposition serait sinon extrêmement simple ; le *pervers* serait celui qui présente un trouble de la morale, une immoralité qui prône le non-respect de l'autre, et le *leader* conserverait à travers sa morale un idéal sociétal où autrui serait respecté. L'un serait misanthrope, l'autre philanthrope et tous deux mettraient leurs facultés au service d'un objet différent : le *pervers* au service de lui-même (la recherche du plaisir personnel), le *leader* au service de la communauté (le principe d'altruisme).

Mon hypothèse discriminante est différente ; elle prend sa source dans la temporalité narrative et est issue de la clinique. Les entretiens cliniques avec un sujet *pervers* sont particuliers : s'ils s'inscrivent dans une temporalité et une spatialité particulière (à cause de ce sentiment de perte de la traditionnelle maîtrise que ressent le clinicien), ils sont, à force, assez répétitifs et prévisibles. Si on est au départ impressionné par un nombre incalculable d'anecdotes mettant en lumière sa maîtrise, on devient presque « habitué » et finalement « peu étonné » des nouvelles démonstrations de l'« hyperadaptabilité » du sujet : ce qui est *incroyable* devient *cru* sans étonnement. Ces exceptionnelles qualités deviennent, à force d'en entendre de nouvelles lors de chaque entretien, assez banales et presque prévisibles.

Néanmoins, à un moment, apparaît dans la structure narrative du récit, un instant illogique, un « hiatus temporel » incompréhensible au regard du fonctionnement habituellement proposé par le *pervers*. L'« hyperadapté » devient inadapté, le rationnel devient irrationnel, le sens commun si bien maîtrisé semble devenir immaîtrisable. L'acquis fonctionnel du comportement devient nul, la maîtrise des normes et codes sociaux est perdue, l'intuition est incertaine.

Quelques exemples :

Dans un contexte d'expertise, lorsque, au bout d'une demi-heure d'un entretien marqué par une maîtrise parfaite, je demande au sujet le nombre de ses victimes, il me répond, alors que quatre seulement sont répertoriées, qu'il en a près de trois cent cinquante.

Un autre, dans une situation similaire, me confie, après avoir vanté ses mérites et ses compétences professionnelles, que, dans l'ensemble de la prison, il n'a pas encore rencontré

quelqu'un d'aussi « supérieur » que lui, quelqu'un qui arrive à son niveau pour pouvoir discuter de choses sérieuses.

Enfin, exemple fréquent, concernant l'exposé des faits proposé par le pervers. Celui-ci semble transmettre à son interlocuteur, sans pouvoir se « retenir », un sentiment de jouissance et de plaisir lorsqu'il aborde les faits qui l'ont incriminé alors qu'il aurait plutôt tout intérêt à les minimiser.

Ces moments spécifiques, ou « moments pervers », méritent plusieurs commentaires : D'abord, ils peuvent s'apparenter en certains points à un accès maniaque voire prendre des allures quasiment délirantes. Pendant quelques instants – cela se réduit parfois à quelques secondes – le sujet ne maîtrise plus rien, il est dans un moment de folie, il n'aliène plus mais est aliéné. Ensuite, la spécificité de ces « pseudo-délires » n'est pas tellement à chercher du côté de l'éventuelle véracité (*après tout, a-t-il réellement plus de trois cents victimes ? Est-il réellement supérieur à quiconque il rencontre ?, ...*) mais surtout du côté de l'étonnant caractère « hors propos » du discours. Dans ces moments, le sujet pervers se condamne tout seul, il pose lui-même son diagnostic. Celui qui manie si bien le bâton le donne à autrui pour se faire battre. Enfin, ces « moments pervers » peuvent être par la suite rediscutés ou commentés par le sujet lui-même. Ils sont rationalisés, relativisés, une explication logique est trouvée afin de récupérer les qualités adaptatives (« *C'était excessif, il fallait que ça sorte. C'est une sorte d'exutoire, vous devez connaître ça vous les psys ?* »).

Certains diraient que le pervers se révèle réellement et uniquement à ces moments précis. Mais il n'est pas raisonnable d'affirmer que ces courts moments seraient les seuls reflets du fonctionnement psychologique du sujet. Le principe pervers est justement de concilier ces deux moments extrêmes et opposés sur le continuum de l'adaptation. La spécificité du fonctionnement pervers serait à chercher du côté d'une *adaptation paradoxale*, fluctuant selon une temporalité très spécifique (les moments pervers restent l'exception mais finissent toujours par apparaître).

En résumé : une maîtrise des normes et limites, des facultés perceptives hors du commun mais adaptées, de grandes compétences d'intuition relationnelle sont des composantes majeures caractérisant le fonctionnement psychologique pervers mais elles ne sont pas pathognomoniques. Ces caractéristiques sont essentielles au « diagnostic », mais leur simple

présence ne peut déterminer un fonctionnement psychologique pervers. C'est l'hypothèse du « moment pervers », ce moment paradoxal où l'inadaptation est patente, c'est ce moment qui va mettre à jour un fonctionnement psychologique de ce type. Le pervers n'est pas seulement un être hyper-adapté tout comme il ne doit pas non plus uniquement être repéré par ses épisodes « inadaptés ». C'est plutôt la question même de l'adaptation qui est au cœur de sa problématique ; c'est cette variation de l'adaptation qui distingue le pervers.

Je voudrais, avant de conclure, revenir sur la question de l'acte délinquant. Tous les délinquants sexuels ne sont pas pervers – la plupart ne l'est d'ailleurs pas. À ce sujet, un constat m'a d'ailleurs toujours frappé dans l'organisation de nombreuses prisons. Une pratique fréquente est de regrouper les délinquants sexuels sur une section commune de la prison (dans des conditions souvent déplorables). Cette section est rapidement identifiée péjorativement par les autres détenus mais aussi par les gardiens. Ce constat tranche avec la description que je fais des grandes facultés d'adaptation, de maîtrise du territoire et du rang social attribuées au pervers. Et bien, précisément, dans plusieurs prisons, j'ai pu observer que les seuls délinquants sexuels qui échappaient à ce « traitement de (dé)faveur » sont les sujets pervers. Lorsqu'on les interroge à ce propos, les membres du personnel s'empressent de donner une *signification* et une *causalité* rationnelle à ce constat (pour des raisons de travail, de santé, de confiance, etc.) sans envisager la composante *fonctionnelle* de cet état. Cette mise à l'écart des délinquants sexuels est préconisée pour « protéger » les détenus délinquants sexuels des agressions et intimidations des autres détenus ; les pervers parviennent à échapper, sans que l'on sache trop comment, à ces inquiétudes et cette menace.

Si beaucoup de délinquants sexuels ne présentent pas de fonctionnement psychologique pervers, il est aussi vrai qu'il y a de nombreux pervers parmi les délinquants non sexuels mais aussi au sein de la population non délinquante. Avec les qualités d'adaptation que nous leur avons identifiées, il est normal de retrouver des sujets avec un fonctionnement pervers à tous les niveaux de la société et certainement en nombre important dans les fonctions hautement valorisées et dans lesquelles l'exercice d'un certain pouvoir sur autrui est accepté voire encouragé.

Enfin, concernant le passage à l'acte, on pourrait dire que le passage à l'acte du sujet pervers s'inscrit « forcément » dans son fonctionnement psychologique. En début de communication, je soulignais la distinction essentielle entre l'*acte* commis et le *comportement* du sujet. La pratique clinique en milieu carcéral m'a montré à de nombreuses reprises qu'il est erroné de réduire le fonctionnement psychologique d'un sujet à un *acte* (par exemple, un sujet serait psychopathe parce qu'il a commis un homicide). Pour *comprendre* un sujet, il convient toujours d'ajouter l'analyse de ses comportements quotidiens. Mais que faire avec l'acte criminel ? Sans entrer dans les détails d'une réflexion complexe, on peut dire que c'est en analysant l'inscription de l'acte criminel dans l'histoire du sujet, aux côtés du répertoire comportemental, que l'on peut saisir la dynamique psychologique ou psychopathologique d'un sujet.

Pour conclure brièvement, rappelons que le fonctionnement psychologique pervers est complexe à mettre en évidence, notamment parce qu'il demande du temps et le développement de qualités d'observation. Tout en connaissant le lourd tribut que peut représenter ce diagnostic, j'estime, néanmoins, qu'il est important de pouvoir le mettre en évidence lorsqu'il est présent (comme il est, par ailleurs, essentiel de se garder de le poser lorsqu'il est absent). La difficulté essentielle consiste à parvenir à communiquer sur le pervers. Pointer une dynamique perverse et parvenir à la faire comprendre à autrui relève presque de l'impossible car, d'une certaine manière, le pervers est toujours dans le juste. Il n'a pas une bonne excuse, mais a toujours une bonne raison.

Bibliographie :

American Psychiatric Association. (2000). *Diagnostic and Statistical Manual of Mental Disorders*, DSM-IV. Paris : Masson.

Englebert, J. (2013). *Psychopathologie de l'homme en situation : Le corps du détenu dans l'univers carcéral*. Paris : Hermann.

Freud, S. (1905). Trois essais sur la théorie sexuelle. *Œuvres Complètes VI*. Paris : PUF. 2006.

Laplanche, J. (2007). *Sexual : La sexualité élargie au sens freudien*. Paris : PUF.

Mormont, C. (1990). La personnalité perverse. *Acta Psychiatr Belg*, 90(5-6), 278-288.

Price, J., Sloman, L., Gardner, R., Gilbert, P. & Rhode, P. (1994). The social competition hypothesis of Depression. *British Journal of Psychiatry*, 164, 309-315.

Van Os, J. & Kapur, S. (2009). Schizophrenia. *Lancet*, 374, 635-645.